

Dans « Le Chagrin des vivants », la Britannique Anna Hope croise le destin de trois femmes après la Grande Guerre. Et saisit la douleur de tout un pays. Stupéfiant

## Les inconnues derrière le soldat

RAPHAËLE LEYRIS

Il y a toujours plus inconnu que le Soldat inconnu : sa femme », rappelait un slogan féministe des années 1970. On songe à cette phrase en lisant *Le Chagrin des vivants*, roman sur la première guerre mondiale que son parti pris d'avoir pour protagonistes des femmes suffirait à distinguer de la masse des fictions accompagnant, depuis 2014, les célébrations du centenaire de ce conflit.

Couvrant les cinq jours précédant l'arrivée, en l'abbaye de Westminster, du cercueil du Soldat inconnu, le 11 novembre 1920, le très beau premier roman de la

Britannique Anna Hope croise ainsi les histoires d'Ada, Evelyn et Hettie, fiancée, mère ou sœur d'hommes jamais revenus du front – qu'ils y soient morts ou que la guerre les ait laissés brisés à jamais.

A travers elles, l'auteure parvient autant à décrire ce qu'a été la vie à l'arrière pendant la guerre que l'interminable deuil qui lui a succédé (un million de citoyens du Royaume-Uni périrent alors, et un million et demi furent blessés), ainsi que l'évolution des mœurs et des relations hommes-femmes au cours de ces deux périodes.

Par le biais de récits d'anciens soldats, elle parvient aussi à dire, avec une force d'évocation sidérante, l'expérience du front, l'horreur des morts noyés dans la boue de la Somme, la peur vrillée au cœur et aux tripes des

hommes... Et puis l'impossibilité, pour ceux qui ont survécu, de s'en remettre, ayant laissé irrémédiablement quelque chose d'eux-mêmes – leur bras ou leur âme – sur les champs de bataille français où sont restés enterrés leurs camarades.

### Réveil

Les histoires des héroïnes vont finir par se rejoindre, mais c'est très subtilement qu'Anna Hope organise cette convergence. Tandis que les autorités anglaises procèdent à l'exhumation, près d'Arras, de corps dont l'un finira à Westminster, puis acheminement celui-ci vers sa destination, on suit les destins de ces trois femmes.

Celui d'Ada, 45 ans, dont le fils unique est mort dans des circonstances demeurées obscures, et qui continue de le voir partout. Celui d'Evelyn, bientôt

30 ans, qui a perdu son fiancé au front, et dont le goût du sarcasme cache mal l'amertume ; au grand désespoir de sa famille fortunée, elle travaille : après avoir perdu un doigt dans une usine d'obus pendant la guerre, elle est affectée au bureau chargé d'allouer des pensions aux vétérans, tandis que son frère, Edward, ancien capitaine, s'étourdit d'alcool, d'oisiveté et de fausse nonchalance.

Enfin, il y a Hettie, 19 ans, dont le frère est rentré traumatisé du front ; elle attend que la vie reprenne autour d'elle, en lorgnant la coiffure garçonne et les robes à sequins de son amie Di. Le soir, elle loue ses services de danseuse, dans un grand club, à six pence la danse – mais cela n'a rien de grisant : il y a dans la description de ces soirées quelque chose qui rappelle *On achève*

*bien les chevaux*, d'Horace McCoy (1935, Gallimard, 1946).

C'est avec une merveilleuse délicatesse qu'Anna Hope ausculte les pensées et les sensations de ces trois femmes si différentes, rendant palpable la solitude de chacune. Ada et Evelyn sont toutes les deux recroquevillées sur leur chagrin, et regardent d'abord d'un mauvais œil la cérémonie pour le Soldat inconnu (« *Quelque part*, dit la seconde, *ça me donne la nausée. Des funérailles publiques, toute la pompe, l'Etat* »), parce qu'elles craignent de voir leur douleur engloutie au milieu de celle de millions d'autres personnes, et parce qu'elles savent qu'un pareil événement, s'il se veut un point d'orgue du deuil, annonce aussi le retour à la vie normale, un « réveil » (le titre original du roman est *Wake*).

Si l'on avait un reproche à adresser au *Chagrin des vivants*, ce serait peut-être la décision un peu appuyée, dans son dernier tiers, de mettre en scène ce « réveil » des protagonistes, qui les pousse tout à coup à quitter « *la grisaille* » dont leur vie est faite depuis tant de temps. Mais le défaut apparaît minime, tant est impressionnant et maîtrisé ce roman à la très belle inspiration woolfienne, qui nous plonge dans l'âme d'individus autant que dans celle de tout un pays meurtri. Grâce à lui, le lecteur ne saurait plus oublier la femme, la sœur, ni la mère du Soldat inconnu. ■

LE CHAGRIN DES VIVANTS (*Wake*), d'Anna Hope, traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Elodie Leplat, Gallimard, « Du monde entier », 400 p., 23 €.

## Comme un bouquet de fleurs sauvages

Pablo Martin Sanchez impose son univers décalé et absurde. Un premier livre virtuose

ARIANE SINGER

Réchappé d'une hémorragie qui manqua de le tuer, à Paris, en 1981, l'écrivain argentin Julio Cortazar eut ces mots magnifiques : « *C'est un miracle qu'elle ne m'ait pas envoyé regarder les fleurs par les racines.* » L'expression donne son titre à l'un des trente-six textes qui composent le réjouissant premier livre de l'Espagnol Pablo Martin Sanchez. Dans cette courte nouvelle, un homme se réveille un jour, enfermé dans un cercueil. A-t-il été enterré vivant ? Ou bien est-il possible de penser après la mort, interroge l'auteur, avant d'interpeller plus brutalement le malheureux : « *Imagine, imagine ça un instant. Et puis oublie.* » Comme si, le doute existentiel posé, il était décemment possible de passer à autre chose...

Fervent admirateur de l'auteur de *Marelle* (1963) – il a, comme lui, été coopté par l'Oulipo –, autant que de Perec et de Queneau, Sanchez, né en 1977, multiplie ici les clins d'œil à *Cronopes et Fameux* (1962), cet ensemble de micro-contes qui valut à Cortazar son entrée au Collège de 'Pataphysique. Situations étranges, scènes de la vie quotidienne saisies avec une distance cocasse, glissements soudains vers l'absurde, mélanges étourdissants entre le fantastique et la réalité, mais aussi réflexions enjouées sur l'acte d'écrire, font le sel de cet ouvrage divisé en trois parties – « *Frôlements* », « *Caresse* », « *Etreintes* ».

Ainsi, comme chez Cortazar, la glace du texte intitulé « *Solitude des miroirs* » est dotée d'une autonomie propre. Une autonomie qui fait d'elle un monstre – « *un œil immense et scrutateur, Polyphème procureur de toi-même, aleph reflet de tous tes masques* » –, où il est impossible de reconnaître son propre reflet. Cet héritage revendiqué, qui donne lieu à un subtil exercice d'admiration, n'empêche toutefois pas l'auteur de déployer son propre univers lumineux, un paysage intime tracé d'une écriture vive et fraîche, où humour et

onirisme s'entremêlent de façon enthousiasmante.

Dans « *Rodolfo doigts de crayon* », un jeune garçon né avec des mines au bout des phalanges n'a pas d'autre choix que d'écrire pour survivre. Un personnage à la Tim Burton, cousin d'*Edward aux mains d'argent* (1990), devenu un poète célèbre, mais condamné à une existence tragique. Ailleurs, dans « *La Tragédie-comédie de Mefito et Tentorea* », l'écrivain imagine les ruses d'un couple déterminé à s'aimer malgré des handicaps en apparence inconciliables – si Tentorea est dotée d'une voix insupportable, Mefito exhale une haleine pestilentielle...

D'une plume espiègle et virtuose, Pablo Martin Sanchez invite le lecteur à le suivre dans un immense jeu de piste. Quels sont les points communs à ces textes épars, qui, à plusieurs reprises, proposent des portraits de

Fervent admirateur de Julio Cortazar, Sanchez multiplie les clins d'œil à « *Cronopes et Fameux* »

l'auteur au travail, depuis le petit garçon qu'il était jusqu'à l'adulte qu'il est devenu ?

A chacun de le trouver. Souscrivant au postulat de Jorge Luis Borges, selon lequel tout ayant déjà été dit en littérature, ne reste plus qu'à réécrire et à jouer, l'auteur de ces *Friccions* fait résonner les nouvelles entre elles. Les voilà qui s'appellent l'une l'autre, par une phrase commune, un style, un personnage, une image ou une idée, exprimant un sincère plaisir du texte. Loin de tout effet d'artifice, le résultat est brillant, généreux et souvent émouvant. Aussi enivrant qu'un bouquet de fleurs sauvages qu'on admirerait non pas depuis leurs racines, mais depuis leurs pétales. ■

FRICCIONS (*Fricciones*), de Pablo Martin Sanchez, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, *La Contre Allée*, « *La sentinelle* », 224 p., 18 €.



Photo © Mubain Alqutn

Samar Yazbek  
Les portes du néant

PRÉFACE DE CHRISTOPHE BOLTANSKI

« Samar Yazbek donne la parole à ceux qui ne l'ont pas. Ce livre m'a bouleversé. » Erik Orsenna

« Un livre courageux, un livre honnête. » Amin Maalouf

« Un livre de dissidence et de résistance. » François Busnel

LA GRANDE LIBRAIRIE

« Les Anglais ont comparé ce livre à *Hommage à la Catalogne* de George Orwell. Ils ont bien fait. » Grégoire Leménager, *L'Obs*

« Un tableau impressionnant de réalisme, un réquisitoire bouleversant contre l'inertie de la communauté internationale. » Nathalie Crom, *Télérama*

« Une fresque à la Jérôme Bosch tendue sur un châssis passé au lance-flammes. » Jean-Louis Le Touzet, *Libération*

« Il faut lire ce récit remarquable. Samar Yazbek s'impose comme la Shéhérazade de la tragédie syrienne. » Charles Jaigu, *Le Figaro*

« Un des grands récits de guerre de notre époque. » Pierre Haski, *L'Obs*

« Saisissant de vérité. » Christian Makarian, *L'Express*

« Exceptionnel. » Isabelle Duriez, *Elle*

Stock